

RADAR

«Meximalisme» : le Mexique au beau kitsch

🕒 6 min ▪ Par Diego Calmard Correspondant à Mexico





Lors de la Fashion Week de Toronto en novembre 2025. photo cortesía Meximalismo **photo cortesía Meximalismo**

En résistance au minimalisme sans éclat de la mode occidentale, les créateurs qui se revendiquent du mouvement «meximaliste» optent pour des couleurs éclatantes et des matériaux flashy, sur fond de passions et croyances populaires.

C'est un grand marché aux puces qui se tient dans le dédale de ruelles de la Lagunilla, quartier malfamé du centre de la capitale mexicaine, qui accueillera jeudi le match d'ouverture de la Coupe du monde de foot. Une artère est dédiée aux bouis-bouis, l'une aux antiquités. Les enceintes crachent du reggaeton, de la salsa ou de la techno : un mélange qui dit tout de la «Lagu». Dans une rue, des stands de sapes de seconde main ; un autre propose des casquettes ornées de fausses pierres précieuses et d'une Vierge de Guadalupe, sainte patronne du Mexique, de dos. C'est le stand de Diamond (à l'exception de Lucero Ardilla, tous utilisent un nom d'artiste.) : «L'idée est de re-signifier le religieux avec la Vierge. Les Mexicains sont tous guadalupanos alors j'ai voulu combiner ces croyances et symboles.» Juste en face, Tlacuache Muerto expose des shorts de boxe brodés d'un tissu à carreaux et de dentelles. «Ce sont des éléments qui me font penser à mon grand-père. Mon stand est comme un autel de la fête des morts», de ceux qu'installent les Mexicains en hommage à leurs défunts. «Le Mexique, c'est chargé en tout : en motifs, en couleurs, en reliefs...»

Souvent décriée pour son insécurité et le trafic de drogue, La Lagunilla est un bouillon de cultures d'où ont émergé de nombreux boxeurs, footballeurs et artistes. Loin des quartiers huppés de Mexico, son marché aux puces attire de nombreux jeunes créateurs qui ont en commun d'utiliser des couleurs et des

détails abondants, du matériel kitsch et presque exclusivement de seconde main, tout en faisant référence à la culture pop mexicaine et au religieux. Le style, qui s'impose sur les réseaux sociaux sous le terme meximalisme (contraction de «Mexique» et «maximalisme»), promeut l'identité mexicaine, prenant le contre-pied de l'aesthetism, harmonieux et uniforme, et du minimalisme bourgeois promu par la culture américaine.

Revendication. Apparue sur les réseaux sociaux entre 2024 et 2025, le concept prend de l'ampleur grâce à Dixy Rodriguez et son compte Instagram

«Meximalismo» : «J'ai grandi dans ce beau chaos qu'est le marché Juárez à Mexico, où travaillaient mes parents. Les étals de fruits, les fleurs, les saveurs, le bruit, l'odeur des tortillas, les couleurs des piñatas, se souvient cette créatrice qui puise son inspiration dans la nostalgie. Je ne m'imagine pas un Mexique beige et minimaliste. Notre pays est artisanal et excessif. Le Mexique a toujours été meximalisme, il l'est à chaque coin de rue !» En novembre, à la Fashion Week de Toronto, elle fait défiler une mannequin vêtue d'une blouse indigène accompagnée d'un autre modèle, avec un maillot de foot surmonté d'un corset, de dentelles et paré d'une dizaine de chapelets, les deux coiffés de sombreros de vaquero, le cow-boy mexicain.

L'an dernier, Dixy Rodriguez a lancé un concours du «Look le plus meximaliste», gagné par Diana Young. Sur la photo, cette styliste mélange les genres en portant un maillot de foot du Mexique de la Coupe du monde 1998 représentant la pierre solaire du peuple mexica. Chaussée de bottes roses de vaquero, elle arbore de longues tresses indigènes et un maquillage de clown, de ceux qui font le spectacle aux feux rouges pour glaner quelques pesos. «Seuls les Mexicains ont les références, sourit-elle au fond du bazar de vêtements où elle aide ses parents depuis son enfance. Petite, j'adorais Britney Spears, mais nous, les personnes basanées [«morenos», ndlr], on ne se sentait pas représentées par la mode ou les célébrités.» Ado, elle feuillette Vogue, Nylon, Bazaar... Mais ce sont les éléments du quotidien qui l'inspirent. Elle se met à

créer ses propres vêtements, puis ouvre un site de vente en ligne. «J'aime expérimenter avec ce que j'ai sous la main. A l'école on disait que j'étais une plouc, tout ça parce que je m'habillais de fringues colorées. Quand on pense mode, on pense Chanel, Paris, luxe, à des personnes blanches et minces. Mais le pays évolue : on est fières d'être des personnes de couleur et de venir de la zone !»

Le meximalisme porte un message de résistance et de revendication. C'est aussi pour ça qu'il s'inspire parfois de la culture chicana, la diaspora vivant aux Etats-Unis. «Venant moi aussi d'un barrio, d'un quartier, je ne peux pas être minimaliste, assure Dixy Rodriguez. C'est sûr que ça ne fait pas très chic, que ça vient choquer la haute société, mais c'est ce que nous sommes. Ce n'est pas une tendance passagère !» Photographe de mode, Lucero Ardila réunit des créateurs mexicains pour des shootings hauts en couleur dans les barrios en utilisant le décor urbain comme un manifeste. «On n'a pas choisi d'être meximaliste, on l'est pour le simple fait d'être né ici !» Pour elle, le mouvement constitue surtout «une réponse» à l'invisibilisation de la classe populaire : «S'habiller, c'est aussi défendre ton identité. Le meximalisme, c'est un ras-le-bol collectif qui vient s'ériger face à l'eurocentrisme.»

«Emancipation». A la Lagunilla, Alex Isab, journaliste de mode, déambule devant un stand de maillots de foot customisés avec des Vierges de Guadalupe. «Le meximalisme est l'expression de l'inconscient mexicain. Il existait bien avant l'arrivée des Espagnols avec les cultures préhispaniques. Par exemple, Frida Kahlo est super meximaliste !» Pour Alex Isab, le mouvement, profondément politique «s'inscrit dans la lignée des émancipations» en cours dans le Mexique contemporain, en mutation progressiste par rapport à son voisin américain. Grâce à leur activisme, les femmes, les peuples autochtones et la communauté LGBT ont su gagner des espaces de liberté, bien que le chemin reste encore long.

Le 25 mars, le musée Franz-Mayer, dans le centre historique de Mexico, à un petit kilomètre de la Lagunilla, organisait sa première «Nuit meximaliste» avec des défilés de designers émergents. Un signe que le mouvement s'exporte hors du barrio et gagne en reconnaissance. Jusqu'à être absorbé par le capitalisme et la classe dominante ? «C'est un risque qui existe dans tout type d'art et de mouvement, songe Dixy Rodriguez, choisie par le musée pour la direction artistique. Mais on puise notre inspiration dans notre vécu, nos origines. Tu ne peux pas copier ça. Le meximalisme ne risque pas d'être travesti tant qu'il garde son essence.»